

L'espoir meurt à nouveau, dans une langue que seule Gaza parle

Dans sa chronique, le journaliste et traducteur Ibrahim Badra décrit le vertige des Gazaouis devant les massacres qu'ils subissent depuis plus d'un an et demi. « Massacre », un mot devenu banal, quotidien, mais qui laisse des traces indélébiles dans les corps et dans les âmes.

[Ibrahim Badra](#)

13 juillet 2025 à 17h16

KhanKhan Younès (Gaza).— Dois-je commencer par les moments où j'ai perdu espoir ou par ceux où je l'ai retrouvé, où j'ai pu rêver d'un avenir ? Dois-je commencer par le triste spectacle d'enfants sans abri errant dans les rues à la recherche de restes de nourriture, ou par le déchirement insoutenable d'une mère qui a attendu quinze ans avant de pouvoir avoir un enfant, et qui l'a perdu ?

Dois-je commencer par la Dr Alaa al-Najjar, de Khan Younès, qui soignait des blessés quand elle a perdu neuf de ses dix enfants d'un coup ? Ils s'appelaient Yahya, Rakan, Raslan, Jubran, Yves, Revan, Saydin, Luqman et Sidra. Adam, le seul survivant, a été grièvement blessé à la tête, à la main et au pied. Le père, le Dr Hamdi Al-Najjar, n'a pas survécu à ses blessures. Le mois dernier, la Dr Alaa al-Najjar était une mère de dix enfants et une épouse. Aujourd'hui, elle est mère d'un enfant blessé et veuve, sans domicile.

Ou devrais-je commencer par l'artiste Amna al-Salmi, surnommée « France », qui est tombée en martyre lors du bombardement du café Al-Baqa ? Juste avant, elle avait dessiné un autoportrait recouvert de sang.



© Illustration Simon Toupet / Mediapart avec AFP

Ou devrais-je commencer par cet homme de Gaza qui s'est rendu dans la région de Sheik Ijlin pour aller voir ce que devenait sa maison, après deux ans de déplacements, et qui n'y a trouvé qu'un squelette ? Les restes d'une personne qui avait tenté de se sauver en bandant sa jambe blessée.

J'avais de l'espoir lorsque le cessez-le-feu est entré en vigueur. Il y avait de nouveau de la nourriture. J'ai vu la joie des enfants dans les camps de déplacés. J'ai regardé le ciel et je n'ai pas vu de roquettes. J'ai respiré et je n'ai pas senti l'odeur de la mort ou de la poudre.

Pendant la trêve, nous n'avons pas été contraints de passer la nuit dans une rue détruite, sans protection, sans murs, sans toit. Nous n'étions pas des corps fragiles attendant en silence un carton de conserves ou un kilo de farine. Nous avons cru que les oiseaux recommenceraient à chanter. Nous avons cru que l'odeur du pain frais l'emporterait sur la puanteur de la poudre.

Mais le destin a eu d'autres idées, et le cessez-le-feu a pris fin.

C'était comme si la vie nous donnait juste une minute pour reprendre notre respiration avant de nous noyer encore une fois dans le sang. Rien ne dure. Maintenant, nous partons chercher de la nourriture et nous revenons en martyrs. Enveloppés dans un linceul. Portés par d'autres martyrs. Un martyr dit adieu à un martyr. Chaque jour est un adieu à nos familles, nos amis, nos enfants.

J'ai perdu mon père, deux oncles et quinze amis proches. Nous n'avons toujours pas retrouvé le corps de mon ami Saeed. Il a été tué par un soldat israélien pendant qu'il cueillait des feuilles de vigne pour nourrir sa famille. Nous avons souvent cherché son corps, mais à chaque fois que nous nous sommes approchés, ils nous ont tiré dessus. Un jour, nous sommes retournés sur les lieux et le corps avait complètement disparu. Parti. Comme si le vent l'avait emporté. Le corps a été volé, comme sa vie, par la balle d'un sniper.

À ce jour, nous ne savons pas où il est.

Pourquoi ?

Quel crime avons-nous commis ? Pourquoi devons-nous supporter un tel massacre, le sang, la destruction ? Pourquoi vivons-nous dans des tentes, sous la chaleur mortelle de l'été et le froid mordant de l'hiver ? Sommes-nous des numéros ? Sommes-nous des cercueils qui respirent ? Pourquoi le monde est-il silencieux ? Où sont les gouvernements ? Où sont les organisations des droits humains ? Pourquoi tout le monde reste-t-il les bras croisés ? Pourquoi n'avons-nous pas droit au cessez-le-feu comme entre l'Inde et le Pakistan ? Ou entre le Yémen et les États-Unis. Ou encore l'Iran et les États-Unis.

Notre tour n'est toujours pas venu ? Ne méritons-nous pas une pause après deux ans de tueries, de destructions et de déplacements ?

Il y a deux jours, l'armée d'occupation a visé un café du bord de mer. Des gens étaient assis là, respirant leur survie, sirotant un café. L'espoir se mélangeait à l'odeur de la mer. Le café n'était pas une cible militaire. C'était un café. Mais un missile israélien ne lit pas les panneaux, il ne s'inquiète pas des âmes. Un homme âgé se tenait à côté d'un corps sans vie. Il

ne pleurerait pas. C'était peut-être sa femme, ou sa fille, ou son âme sur le banc d'en face. Il ne restait plus que les débris et un homme parlant en silence à un cadavre. La mer assistait, impuissante, à un nouveau crime.

Le mot « massacre » arrive aux oreilles des Gazaoui·es comme une salutation matinale, sur un ton lugubre. Nous demandons « où était Untel ou Untel » en connaissant déjà la réponse. Ce mot ne suscite plus l'étonnement ou de choc. Il appartient désormais à notre vocabulaire quotidien. Il passe devant les mères comme sur le seuil d'une porte, devant les enfants comme s'il faisait partie du programme scolaire, et devant les anciens comme s'il était l'histoire de leur vie. Il passe. Mais il ne passe pas en paix.

Il laisse un poignard dans le cœur, un hurlement que l'on reporte pour sauver son âme, des larmes dans les yeux suspendus dans les airs, et une blessure indélébile au langage. Ce langage n'est compris que par les Gazaoui·es.

Nous n'avons pas d'avions, nous n'avons pas d'armée. Nous avons des noms. Nous avons des rêves. Des rêves enterrés sous les décombres. La question n'est pas « pourquoi les munitions ne sont pas épuisées ? » mais « quand le silence va-t-il cesser ? ».

[Ibrahim Badra](#)